

jourd'hui en deux Frances, la France noble et la France roturière, la cour et la ville. La première France est tout, la cour est tout, le reste n'est rien. Cela est bien extraordinaire et bien incompréhensible pour toi, Christophe !

IX

Où en étais-je donc ? Ah ! m'y voici. J'en étais à l'instant où le baron de la Bertenache venait de s'emparer de ma personne. Il me semblait que je venais de jouer un rôle dans un de ces anciens contrats de vente par lesquels les Romains vendaient leurs esclaves ; on avait fait pis que me vendre, moi, on m'avait donné pour rien, et à qui donné ? Mais enfin j'étais donné ; mon nouveau maître m'entraînait hors de cette maison comme s'il avait eu peur que j'y voulusse rester ; il me fit monter en voiture avec lui, et nous voilà partis au galop.

Oui, parti avec lui, parti avec lui dans sa voiture, sans lui avoir dit : oui ou non ! Parti ! et en chemin, mes pensées se pressaient à flots. Que devenir, grand Dieu ! dans cette grande ville ? Que faire ici ? C'est alors que je sentais combien elle est sublime cette parole du *Pater* : *Donnez-nous notre pain de chaque jour !* Plus d'espoir, plus d'avenir, plus rien pour moi ! Tout m'est fermé, Paris et mon village. Eh ! comment ne me serais-je pas abandonné à la première voix charitable qui me dit : *Venez avec moi, Prosper !*

Quelquefois je me repentai de n'avoir pas accepté l'aumône que voulaient me jeter ces gens-là ; je m'en voulais de mon orgueil, et je me disais que c'était par ma faute si j'étais tout à fait perdu.

Mon nouvel ami, me voyant plongé dans ces tristes idées, se mit à regarder dans la rue par la portière de sa voiture ; il n'eût pas fait autrement s'il eût été seul. Il comprenait si bien que j'avais besoin de me recueillir !

Nous arrivâmes ainsi à son hôtel dans le faubourg Saint-

Honoré ; c'est une maison élégante du siècle passé, cachée tout au fond d'une vaste cour, à l'abri de tous les bruits et de tous les regards de Paris.

Nous descendîmes de voiture au bas du péristyle ; entrés chez lui, il me pria de lui faire l'honneur de partager son déjeuner. On mit un second couvert, et l'on servit.

Si je te disais tout ce qu'il avait sur cette table pour ce premier repas de la journée, l'argenterie, le cristal, le linge blanc et fin, les apprêts de tout genre, et comment les mets les plus simples, les œufs frais, par exemple, ne ressemblaient pas aux œufs de notre ferme, tu ne pourrais pas me comprendre. Il y avait des fruits, des fleurs, des recherches en tout genre. L'eau bouillait sur la table pour le thé ; nous étions servis par deux domestiques en bas de soie ; le vin rouge était clair, limpide, léger, et légèrement chauffé dans l'eau tiède ; le vin blanc était à la glace ; le pain ressemblait à notre pain béni le dimanche, quand il est rendu par cette riche dame de la commune de Mallevallé ; et note bien que c'est là l'apprêt de tous les jours. Moi, cependant, me sentant à mon aise, et déjà remis de ces secousses violentes, je fis honneur à ce bon repas, dont j'avais grand besoin. Mon hôte, me voyant boire et manger, jouissait de mon bon appétit, comme nous-mêmes, Christophe, quand nous donnions notre morceau de lard et notre grand morceau de pain bis au mendiant du grand chemin.

Mais voilà ce qui est plus incroyable, et quel signe de croix tu vas faire quand je t'aurai dit qui est cet homme ! Toutefois, il faut encore que je te raconte notre conversation ; je te dirai ensuite qui il est.

— Ainsi donc, me dit-il, enfin vous voilà comme je vous veux, et voici déjà que vous reprenez courage ; et vous avez raison, mon enfant, l'avenir est si grand ! Ce qui vous arrive aujourd'hui et ce que vous regardez comme un très-grand échec, est peut-être un grand bonheur en effet.

— Je ne vois guère, lui répondis-je, comment c'est un grand bonheur pour moi : être seul dans ce vaste Paris, être privé du seul appui que je pouvais espérer ! Hélas ! j'ai peut-être été bien imprudent tout à l'heure, et, sans mon mouvement d'orgueil stupide, je serais peut-être prêtre ou soldat à l'heure qu'il est.

— Et c'est justement par ce mouvement d'orgueil que vous valez quelque chose, mon enfant ! Moi, qui vous parle, j'ai tressailli de joie quand je vous ai vu, du haut de votre pauvreté et de votre abandon, rejeter dédaigneusement l'insolente aumône de ces messieurs et de ces dames. Bravo, jeune homme ! me suis-je écrié tout bas ; bravo, jeune homme ! crache à la face de ces hypocrites ! De ce mouvement d'orgueil date pour vous, dans mon âme, une amitié qui ne finira qu'avec ma vie. Disant cela, il avait l'air pénétré.

Puis il reprenait : — Pauvre enfant, qui voulait aller au séminaire ! Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que le séminaire ? Qu'iriez-vous faire dans ce taudis sacré, vous, jeune homme noble et loyal, qui ne savez même pas faire la différence d'un janséniste et d'un jésuite ? vous, enfant, qui croyez que tous les prêtres ressemblent au curé d'Ampuy ? vous, enfant, qui vous lavez le visage et les mains chaque matin, qu'iriez-vous faire dans cette crasse abominable ? vous, qui avez expliqué Cicéron et qui lisez les beaux livres de Salluste, qu'iriez-vous faire dans cette ignorance ?

Pauvre enfant, qui voulait se faire soldat ! Mais aujourd'hui, être soldat c'est le métier d'une brute. Ce fut le plus noble métier quand le soldat défendait quelqu'un ou quelque chose ; quand toute l'histoire de l'Europe était à la guerre, quand le soldat était toute la force, toute la défense, toute la gloire, toute l'espérance de la nation ; quand le petit Caporal de la grande armée disait au soldat : *Mon frère !* Mais, hélas ! depuis qu'il est mort, le grand soldat, l'armée est morte et tombée avec lui. Que veux-tu faire à présent, pauvre soldat qui viens trop tard dans tous les champs célèbres de l'Europe, et à qui toute l'Europe tremblante pourrait répondre : *Il n'est plus temps, l'Empereur a passé par là, il n'a rien laissé à glaner.* Êtes-vous donc un portefaix pour marcher au pas, chargé d'un fusil désarmé, d'une giberne vide et d'un sac tout neuf ? Vous, soldat ! vous, prêtre ! Mais cet évêque que vous venez d'entendre, mais cet homme de guerre fait pour le boudoir, tout cela est mensonge. Le peuple ne croit pas à l'Église, le peuple ne croit pas à l'armée ; le peuple sait trop bien que tout cela est mort, l'Église sous Voltaire, l'armée sous Bonaparte ; l'Église nouvelle et la nouvelle armée,

tout cela est affaire de parade, d'étiquette, tout cela est l'affaire d'un jour ! Cessez donc de penser au séminaire, jeune homme ; cessez donc de vouloir porter les armes aux jeunes colonels. Si vous voulez être quelque chose, faites-vous quelque chose vous-même et par vous-même ; pour commencer, faites-vous gentilhomme, c'est la chose la plus facile, la plus utile en ce moment et qui vous compromettra le moins. N'y consentez-vous pas, monsieur le chevalier.

Et comme je l'écoutais en ouvrant de grands yeux et de larges oreilles : — Nous avons un an pour parler de cela, reprit-il. Dès à présent, souvenez-vous d'une chose : à dater de ce jour, je vous adopte. Je fais de vous, non pas mon fils, mais plus que mon fils, mon élève et mon ami ; de ce jour ma table est la vôtre... Pas de refus et pas de remerciements. Acceptez comme je vous offre, simplement. Pour commencer, prenez-moi ma bourse, je vous prie ; nous vivons dans un temps et dans une ville où il faut absolument qu'un homme ait de l'argent pour être un homme ; à compter de ce jour, vous avez la moitié de cinquante mille livres de rente, si vous voulez.

A ce dernier mot sérieusement prononcé, je reculai d'effroi. Je ne sais quelle terreur subite me saisit, mais je sentis mon cœur se serrer dans ma poitrine, et je devins horriblement pâle. Le baron me prit la main :

— Tenez, me dit-il, vous avez peur, et vous avez raison. Vous vous méfiez d'un bienfaiteur inconnu, c'est très-bien fait. Vous avez tous les nobles instincts, Prosper. Je vais vous ramener d'un mot : je suis votre oncle, je suis le frère de ta mère, mon enfant ; ma bonne sœur ne t'a-t-elle donc jamais parlé de moi, Prosper ?

Et moi, sans lui répondre, je lui remis la lettre de ma mère. Il y jeta à peine un coup d'œil.

— Ainsi, dit-il, tu le vois, ta mère elle-même te confie à moi, ton oncle et ton ami.

Puis, comme j'hésitais encore : — Enfant que tu es, me dit-il, tu es de mon sang, et je t'aime. Je t'ai reconnu dans l'antichambre de cette insolente comtesse ; tu ressembles si fort à ta mère, quand ta mère avait vingt ans ! Ainsi donc laisse-toi guider par moi, ton guide naturel. Tu allais chercher la protection d'une

grande dame inconnue, accepte la protection de ton oncle. Je t'élèverai aussi bien que le frère Christophe, pour le moins, tu verras. Donc, repose-toi sur moi de ta destinée ; je la ferai belle et digne du fils de ma sœur. Si ton père est un paysan, ton grand-père était un gentilhomme, souviens-t'en. Du reste, fais à ton plaisir, va, cours, agis, pense comme tu voudras, je ne te demande obéissance qu'en ceci : c'est de ne jamais me parler de ce que je fais pour toi. Cela est bien entendu. Ah ! certes, je vais donner une sévère leçon à cet évêque, à ce colonel, à ces deux grandes dames ! Je vais apprendre à cette société pédante et impérieuse ce que valent ses mépris ! Allons, mon fils, marchons en avant, la tête haute et sans reculer d'un pas. Surtout point de remerciements, point de reconnaissance ; la reconnaissance est un lourd bagage pour celui qui veut marcher. Marche donc sans me dire : Merci ! — Quand je rencontre un beau cheval à dresser, je le dresse ; quand il est bien dressé, ceux qui me voient passer se disent entre eux : — *Voilà un cavalier excellent !* et le cheval ne m'en sait aucun gré.

C'est ainsi qu'il a employé tous les tons pour me convaincre ; tu n'as jamais vu, ni entendu, ni rêvé un homme plus éloquent et plus persuasif que mon oncle le baron.

Et comme je sortais sans emporter l'argent qu'il m'avait offert : — Prenez donc votre argent, me dit-il, monsieur mon neveu ! Voulez-vous, par une fausse honte, retomber dans la vie misérable que vous avez menée ? Si vous ne voulez pas accepter cette bourse, empruntez-la-moi, vous me la rendrez en temps et lieu ; dans dix ans s'il le faut, quand vous aurez fait assez de progrès pour avoir beaucoup d'ennemis.

Surtout, ajouta-t-il, point d'avarice, point d'épargne, usez-en largement avec l'argent ; tant que vous en aurez, jetez l'argent à la face de l'espèce humaine, elle se courbera devant vous. Pour réussir en quelque chose, il faut toujours avilir les hommes tant qu'on le peut. Après quoi il me tendit la main, et je pris congé de lui.

Bonsoir ! je tombe de fatigue, de cette fatigue malheureuse qui n'est pas le sommeil. Bonsoir ! je me suis levé un paysan presque mendiant, je me couche un riche chevalier. — Mon grand ami Christophe, bonsoir !

N'est-ce pas que tu commences à ne rien comprendre à ce qui m'arrive ? Et moi donc ? Mais un peu de patience, mon ami, ne dépense pas tout ton étonnement en un jour ; fais provision de stupeur ; fais comme moi, rêve tout éveillé. Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais je te le raconte comme cela m'arrive ; tu ne comprends rien à ce que je te raconte, tu m'écoutes, tu me suis du cœur et du regard, c'est tout ce qu'il me faut ; marchons tous les deux en avant, les yeux fermés, nous les ouvrirons plus tard.

Quand je sortis de chez mon oncle, il était deux heures ; depuis huit heures du matin que j'étais levé, une révolution s'était déjà opérée dans ma personne. Déjà mon pas était plus léger, ma tête était plus haute, Paris était plus beau déjà ; dans la rue je marchais fièrement. Sais-tu pourquoi j'étais fier, et faut-il donc te le dire ? Oui, j'étais fier, parce que je me sentais pénétrer, moi aussi, dans ce monde impénétrable ; parce que j'étais sûr que tous les vices, toutes les ambitions, toutes les folies au-dessus de ma portée, allaient se courber d'elles-mêmes jusqu'à moi, comme le rameau d'or dans l'*Enéide* ; ou plutôt, je venais de le conquérir, mon rameau d'or ; je l'avais à la main, ma puissance enchantée. J'étais riche ! riche tout à coup, riche d'un trésor trouvé, comme on le rêve à chaque maison qu'on voit en ruine, riche par enchantement, comme on le devient le soir, au coin du feu, dans les contes de la veillée ; j'étais riche !... j'avais de l'or ! j'avais de l'or !... Je tenais enfin dans ma main, enrésumé, mais en entier, ce vaste Paris qui reculait toujours devant mes pas quand j'étais pauvre ; j'étais roi à mon tour. A moi Paris ! à moi le Paris des spectacles et des fêtes, des bals et des concerts ; à moi le Paris du vice, le seul Paris ! J'ai de l'or, j'ai beaucoup d'or ; un or intarissable... un or que je n'ai pas gagné. J'ai de l'or ! je puis le prendre à pleines mains et le répandre ; et si je le jette devant moi, l'espèce humaine va se baisser jusqu'à terre pour le ramasser dans la boue ; et quand

elle sera baissée, je puis lui donner du pied au derrière, et c'est à peine si elle se retournera pour me dire, avec un niais sourire : — *Grand merci, riche !*

XI

Comme cet argent m'a changé toute la ville !... La ville était si hargneuse et si revêche hier, quand je n'avais rien ! elle est si obéissante et si souple aujourd'hui que je suis riche ! Hier, je passais timidement contre la muraille, et j'aurais volontiers essuyé, avec le pan de mon habit, le pavé que j'avais touché du pied... Aujourd'hui, depuis deux heures, c'est moi qui insulte la muraille. La ville prend son chapeau à deux mains pour me saluer la première ; la ville est mon esclave, soumise, patiente, obéissante, résignée. A genoux devant moi ! elle est à genoux ; arrache de ta bouche ta première pêche, ton meilleur morceau de bœuf ! elle me donne son bœuf et sa pêche. Vive l'hospitalité de l'or ! Je demande à la ville tout ce qu'elle a, elle me le donne ; ce qu'elle a de plus cher, elle me le livre pour les usages les plus abjects. La ville me livre son fils aîné pour en faire un crocheteur ; son vieux père pour en faire un portier ; elle me vend son frère cadet pour qu'il aille se faire tuer à ma place ; elle me prostitue sa petite fille qui a seize ans ! Que disais-je donc, que c'était un gouffre sans issue ?... C'est un lieu de délices dont on ne peut sortir ! J'ai calomnié cet honnête Paris. Voyez comme il court sur mes pas, la main à ses lèvres et le sourire sur les lèvres ; voyez comme il se range pour me faire place ; voyez comme il enlumine chaque soir ses comédiens pour moi ! Il raccourcit la robe de ses danseuses pour moi. Il charge ses tables de vins et de viandes pour moi. Il prodigue le rouge à ses courtisanes pour moi ; l'or à ses maisons de jeu pour moi. Le vice partout pour moi. Tout cela est à moi, heureux ! Tout cela est toi, Prosper, Édouard, Georges, Chavigni de Chavigny ! A moi la ville ! Paris est bien plus facile à acheter que l'empire romain, et s'achète bien plus vite, à bien

meilleur prix. Viens donc dans ma capitale, mon Christophe ! tant que j'en serai le roi, grâce à mon or, viens ! et, quand tu seras arrivé, nous irons bras dessus, bras dessous dans la ville, comme deux bons frères, et nous irons nous asseoir à quelque balcon doré qu'on nous louera comme on loue une fenêtre à la Grève, un jour d'exécution ; et de là nous verrons passer toute ma ville, tout mon harem, mes sultanes favorites, mes houris échevelées, mon paradis sur la terre ; et, du haut de mon balcon, si tu vois passer un cheval ; tu me diras : — *Je veux ce cheval !* tu l'auras. De même pour une femme, n'importe laquelle, et tu auras la femme comme tu auras le cheval. Viens donc dans mon royaume, que je te fasse le maître de tout ce monde ; après nous, ce sera à d'autres à régner tout un jour.

Te rappelles-tu le saint Évangile où il est raconté que Notre Seigneur Jésus-Christ fut transporté par le diable au sommet d'une haute montagne ? Le diable dit à Notre Seigneur : — *Tu vois tous les royaumes de ce monde ! adore-moi, ils sont à toi.*

Il y a des philosophes qui ont prétendu qu'il n'y a pas de montagnes assez hautes pour qu'on puisse découvrir de leur sommet tous les royaumes de l'univers.

Les imbéciles ! à l'heure qu'il est, je vois le plus grand royaume de ce monde renfermé dans ma bourse : — il y a deux cents louis tout au plus.

XII

Pardonne-moi tous mes excès. Je ne suis pas si perdu que tu le supposes. Ce qui m'a emporté si loin dans ma dernière lettre, c'est la vue de l'or. Il m'eût fallu une âme plus forte pour passer ainsi, sans violence, de la misère à la fortune, du mépris de tous à l'admiration de tous ; cependant, les premières heures de ces accès une fois écoulées, et quand je me suis bien assuré que j'avais en effet tout ce que je voulais avoir avec de l'or, je me suis mis à rendre à Paris tout le mépris qu'il m'avait donné. J'ai laissé là toutes les voluptés bâtardes qu'il voulait jeter à

ma face, et je suis heureusement rentré dans mon sang froid et dans mon bon sens.

Une fois mon orgueil apaisé, je suis allé revoir mon bon oncle. Dans mes trois jours de délire, je n'avais pas songé à lui une seule fois. Ce serait ici le lieu d'appliquer la parole que répète si souvent notre digne curé : — *Du porc qui mange le gland sans regarder le chêne d'où le gland est tombé.*

J'ai trouvé mon oncle dans son cabinet; il était assis dans un coin, sur un tabouret fort bas; il était tout habillé comme un homme qui va sortir; il lisait dans un livre élégamment relié; il lisait avec beaucoup d'attention.

Ah! Christophe, si tu voyais tous ces volumes entassés dans un si bel ordre, tu te croirais dans le Paradis terrestre. Je ne me serais jamais figuré qu'un seul homme pût avoir à lui seul tant de livres. De grandes armoires de haut en bas occupent les quatre murailles; les livres y sont rangés avec beaucoup d'ordre et sur trois rangs. Rien n'égale la variété des dorures; chacun de ces volumes, pris séparément, est un chef-d'œuvre d'élégance, de richesse et de goût.

A la vue de cet homme, qui aurait tous les droits possibles pour être un osif, plongé si profondément dans l'étude, je devins rouge de honte, moi qui, depuis quinze jours, n'avais pas ouvert un livre! Mon reste d'enthousiasme s'évanouit tout à fait, et je redevins ce que j'aurais dû être toujours, un jeune homme modeste et simple, qui se sait ignorant et qui sent qu'il a besoin de tout le monde.

Quand mon oncle s'aperçut que j'étais près de lui, il ferma son livre avec soin, il vint à moi, et, avec le même sourire que s'il m'eût vu le matin même :

— Comment allez-vous aujourd'hui, mon cher neveu?

— C'est moi, lui dis-je, qui devrais être venu bien plus tôt pour vous saluer, monsieur; mais, depuis que je vous ai quitté, j'ai eu trois jours de délire qui m'ont fait oublier tous mes devoirs; pardonnez-moi!

— Vous n'avez pas de devoirs envers moi, me dit-il; je ne voudrais pas d'une amitié qui vous serait à charge ou à gêne. Vous venez me voir, tant mieux! c'est que vous y trouvez plaisir; vous ne venez pas, tant mieux encore! c'est que vous

prenez plaisir ailleurs. Grande et pleine liberté à un enfant de votre âge! Voilà tout mon plan d'éducation; il n'est pas plus gênant que cela, et il n'en est pas de meilleur.

Moi, cependant, je me mis à regarder tous ses beaux livres. — O les beaux livres! lui dis-je, et comme, au lieu de me prêter votre argent que je ne vous rendrai pas de sitôt, vous auriez bien mieux fait de me prêter quelques volumes que je vous aurais rendus, et qui ne m'auraient pas tourné la tête comme votre argent!

— Il ne faut rien exagérer, répondit le baron; cette bibliothèque est une affaire d'ostentation et de luxe plutôt qu'une chose d'utilité et d'agrément. Sur quatre mille volumes que j'ai entassés ici à grands frais et à grand-peine, il en est à peine cinquante dont la perte me causerait quelques regrets.....; et encore, dans ces cinquante, si l'on m'en donnait une demi-douzaine à choisir, n'était ma réputation de bibliophile et ma gloire de propriétaire, je verrais brûler tout le reste avec l'insensibilité d'Omar, quand il brûla la bibliothèque d'Alexandrie.

Il se mit à parler de littérature; il en parla en homme d'esprit et de goût, qui est au courant de tout ce qui s'imprime de son temps et de tout ce qui est resté du vieux temps. — Voyez-vous, me disait-il, littérairement parlant, c'est une époque misérable que la nôtre. Nous sommes tombés dans une littérature improvisée, élevée loin de l'antiquité, qui parle au hasard une langue de hasard. Jusqu'à notre siècle, les siècles littéraires se tenaient en France. Les arts et les lettres allaient d'un progrès à un autre, progrès attendu, désiré et prévu. Malgré les efforts de quelques esprits faux pour faire rétrograder la langue, la langue marchait toujours. Ronsard était bafoué dans son temps, comme Chapelain dans le sien. La poésie et l'histoire marchaient d'un pas égal, celle-ci marchait devant, comme c'est son droit; l'autre venait ensuite, comme c'est son devoir. La poésie suivait toutes les nuances de l'histoire; elles s'aidaient mutuellement à marcher. Le grand Corneille, tout humble qu'il était, s'appuyait sur les larges épaules de Richelieu; Racine était soutenu par Louis XIV; à son tour, Voltaire donnait un coloris sans égal au règne de Louis XV, beau règne et belle époque, à tout prendre. En ce temps-là, l'esprit français, nou-

vement émanché, comptait sur un avenir, parce qu'il avait sous les yeux son beau passé. La révolution de 1789 a brisé le passé littéraire comme elle a brisé le passé politique : ce sont deux rives escarpées qui ont perdu le pont qui les unissait. A présent, qui osera ou qui pourra les joindre l'une à l'autre, ces deux îles escarpées et sans bord ? Je doute que ce soit S. M. Louis XVIII, je doute que ce soit M. Casimir Delavigne. Les deux ponts sont brisés, j'imagine, sans retour. En attendant, l'humanité reste assise sur la rive nouvelle, occupée à voir couler l'eau comme le paysan d'Horace. Que ceux qui aiment ces plats rivages y demeurent ; pour moi, je laisse la poésie moderne où elle est, je remonte le courant tout là-haut, jusqu'à ce que j'arrive à l'antiquité. A mon sens, l'antiquité seule est belle, seule elle a compris quelque chose aux grandes et chaleureuses passions. Savez-vous quelque chose de plus beau que *Illiade*, le savez-vous ? Quels hommes ! quels héros ! quelles amitiés ! je donnerais tout le siècle de Louis XIV pour la colère d'Achille ou la mort de Patrocle. Entendez-vous quel grand cri pousse le bouillant fils des dieux ? Ce noble cri retentit dans mon âme, après deux mille ans, comme il a retenti sur les bords du Scamandre. Et puis, comme le poète rejette au loin la passion vulgaire ! La belle Hélène ne paraît qu'une fois dans ce grand poème dont elle est le prétexte, et encore ne paraît-elle que dans le conseil des vieillards, qui se lève pour la saluer, comme on salue madame la duchesse de Berry quand elle passe. Oh ! *Illiade ! Illiade !* — Et qu'Alexandre avait raison de porter le chef-d'œuvre dans une cassette d'or ! — Mais ne m'avez-vous pas dit que vous savez le latin ?

Je répondis qu'en effet je savais le latin. — Mais, a-t-il ajouté, vous le savez, j'espère, comme on sait une langue qu'on sait bien ; vous le lisez comme vous lisez le français ; vous en comprenez toutes les merveilleuses licences, de même que vous comprenez, par exemple, ce vers de Racine :

Et de David éteint rallumé le flambeau ?

Avez-vous jamais lu Juvénal ? aimez-vous la satire X ?

— J'ai lu Juvénal avec fureur, mais aussi et surtout, j'ai lu

tout Virgile, et tout Horace aussi et *les Décades* ; je puis dire que je sais bien le latin.

Il reprenait, sans me répondre directement :

— O Virgile ! que j'ai aimé ses *Bucoliques* ! quelle fraîcheur ! quelle admirable naïveté ! quels bergers mollement étendus sous l'ombrage des hêtres ! quel murmure de ruisseaux et d'abeilles errantes ! quelles luttes harmonieuses sur la flûte ! Bergers, chantez Daphnis, portez Daphnis jusqu'aux cieux ! Honneur à toi ! — Puis toutes les joies des campagnes, toutes les anecdotes que cachent les saules, le repas du soir quand l'ombre descend de la montagne ; puis les injures des bergers rivaux ! Quel chef-d'œuvre que *les Bucoliques* ! N'est-ce pas, Prosper ?

— Mais, lui dis-je, j'aime beaucoup aussi *les Géorgiques* et beaucoup aussi *l'Énéide*, le quatrième livre surtout !

A ces mots, il fit un geste convulsif.

— Oh ! s'écria-t-il, je le vois, vous avez été élevé comme tous les autres ; vous sentez le collège, monsieur, et l'admiration de collège, la plus sottise des admirations. *Les Géorgiques* sur la ligne des *Bucoliques*, grand Dieu ! autant vaudrait dire que M. l'abbé Delille vaut Virgile. Rien n'est vrai comme *les Bucoliques*, rien n'est faux comme *les Géorgiques*. Les bergers de l'Arcadie vivent encore dans *les Bucoliques*, les beaux et jeunes Bergers de l'Arcadie, vaniteux, taquins, flâneurs, chanteurs, poètes, paresseux, Italiens déjà, tout Romains qu'ils sont encore ; rien ne vit dans *les Géorgiques*. Le laboureur romain des *Géorgiques* ressemble à faire pitié au soldat laboureur du théâtre des Variétés ; c'est un laboureur qui n'a jamais labouré, ce sont des campagnes qui n'ont jamais été cultivées ; rien n'est vrai dans ce livre, ni la fable, ni la leçon ; où avez-vous jamais vu qu'on fit sortir des abeilles du cadavre d'un taureau ?

Relisez donc *les Géorgiques*, mon beau neveu, avant de les tant louer, et, ce qui vaut mieux encore, apprenez *les Bucoliques* par cœur.

*Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant ! Vos coryli testes !...*

Et il alla ainsi jusqu'à la fin, récitant ces beaux vers avec une indéfinissable expression de passion et de regret.

Quand il eut fini : — Je conçois bien, lui dis-je, jusqu'à un certain point votre antipathie pour *les Géorgiques*; ce n'est ni un livre pour l'agriculteur, ni un livre pour l'homme du monde; il est trop savant ou trop peu savant; c'est un grand défaut, j'en conviens; mais n'est-ce pas un aimable délassement des guerres civiles? Quant à *l'Énéide*, ce n'est pas un livre de la vieille république, il est vrai; mais le quatrième livre, je vous le demande à mon tour, que trouvez-vous de plus beau?

Il porta la main à ses yeux : — Je vous ai déjà dit, répondit-il vivement, que *l'Énéide* est un poëme manqué tout autant que *la Henriade*. *L'Énéide*, c'est un écho affaibli et médiocre du seul poëme épique de ce monde, *l'Iliade*. Virgile a mis en récit ce que Homère avait mis en action. Virgile a été, pendant ses douze chants, à côté de la poésie épique, sans y pouvoir entrer que rarement. Ajoutez que le sujet de *l'Énéide* est choisi moins par un poëte que par un citoyen romain qui veut flatter un empereur. Comment voulez-vous que je m'intéresse à un peuple qui va naître autant qu'à un vieux peuple qui tombe? Que me fait, à moi, le petit Latium tout en chaume, comparé à la vieille cité troyenne tout en pierre? Comparez-vous Hector à Énée? comparez-vous le pieux Énée au divin Achille? Énée, qui calcule toutes les chances de son voyage; Achille, qui va d'un seul bond d'une rive du Scamandre à l'autre rive, et que rien n'arrête, pas même la voix et les pleurs de ses chevaux? Quant à votre quatrième livre, c'est là justement que je vous attendais, jeune homme, pour vous apprendre à ne pas admirer sur parole. Ce quatrième livre est un mensonge, d'abord parce qu'il est impossible que cette reine de Carthage, occupée à fonder un royaume, et très-malheureuse sous son premier mari Sichée, s'amuse tout de suite à faire de l'amour avec un homme comme Énée, froid, ennuyeux, bavard et admiratif! Il est impossible, d'autre part, qu'un homme comme Énée, si pieux, si soumis au Ciel, qui a perdu sa femme dans le sac de Troie, et qui la pleure, devienne amoureux à la première vue, et surtout qu'il tombe amoureux d'une femme comme Didon, emportée, maussade, volontaire, pauvre et ruinée, avec des mains qui sentent le cuir de taureau; c'est tout au plus si Énée pouvait devenir amoureux de *l'Anna soror*. Voici donc cepen-

dant que le poëte anime ces deux tristes héros d'une belle flamme, laquelle flamme jette son plus grand feu dans une caverne, pendant une nuit d'orage; laquelle caverne, pour le dire en passant, ne vaut pas le nuage d'or où Junon enferme Jupiter! Voici donc que Virgile les livre l'un à l'autre, Énée et Didon: puis, quand son orage est passé, il les sépare au moyen d'un songe; Énée s'en va sur ses vaisseaux, Didon se brûle sur un bûcher, sans que ni l'un ni l'autre rencontrent le plus petit obstacle. Et vous appelez cela de la passion? vous appelez cela de la poésie? vous comparez ce froid accouplement de deux amants sur le retour avec la colère d'Achille? Vous êtes bien jeune ou bien froid, en vérité!

Voulez-vous savoir mon sentiment? De tous les gens qui tiennent une place dans le quatrième livre, je n'aime que le jeune Ascagne, qui s'en va dans la campagne à cheval.

At puer Ascanius... Et il récita encore tout le morceau, car c'est une mémoire infatigable, et il sait par cœur même les poëmes qu'il aime le moins.

Comme il me vit plongé dans le plus profond étonnement : — Vous devez me trouver bien pédant, me dit-il, mon enfant; mais c'est un défaut de mon âge qui s'avance; et puis, de quoi parlerait-on si on n'avait pas à s'entretenir de ces belles productions du génie humain? Pour moi, dans mes instants de découragement et de tristesse, je vais aux anciens poëtes comme je vais à un ami dont les bras me sont toujours ouverts et dont le sourire est toujours tout prêt. Je vis avec eux, je les aime, je me bats avec eux dans la phalange macédonienne; je sais leurs noms à tous, je sais leur gloire et je m'en pare; je parcours l'Attique à pied, je vais de Sparte à Lacédémone, je me lève devant les vieillards, j'assiste à la lutte des jeunes gens frottés d'huile; seulement je ne coupe pas la corde de la lyre, je trouve qu'il n'y a jamais trop de cordes à la lyre quand on la touche bien.

Il se leva. — Je vous prie de croire, mon neveu, me dit-il, que je ne suis pas tous les jours aussi déclamateur. Cependant en voilà bien assez pour aujourd'hui : *Sat prata biberunt*. Adieu donc, mon ami Prosper; allez vous distraire quelque part; employez à la joie ces belles heures de votre jeunesse; il faudra bien, quand aurez jeté votre feu au dehors, que vous

fassiez vos premiers pas dans le monde. Là aussi, vous aurez bien des opinions à refaire, bien des préjugés à revoir. Il me dit encore une fois : Adieu, mon neveu ! et je le quittai, tout étourdi du choc de cet esprit qui marche comme l'ouragan.

XIII

Cet homme est devenu mon maître en toutes choses ; il m'a laissé si libre de faire tout ce que je veux faire et d'aller partout où je veux aller, que je suis toujours près de lui, toujours chez lui, à l'étudier, à l'interroger, à l'écouter. Il m'écoute et il me répond avec la plus grande complaisance. Tu ne saurais croire tout ce que renferment cette tête et ce cœur.

Souvent ses réponses sont d'une solennité cruelle ; en général, il voit la nature humaine sous un bien triste aspect ; il en a compté toutes les taches et toutes les rides. C'est un grand anatomiste qui a touché l'âme avec un scalpel et qui l'a disséquée ; cela fait peur !

Et cependant il y a si peu d'objections à lui faire ! il est si difficile de lui répondre ! Mon épouvante redouble, à force de comprendre de plus en plus qu'il a raison. Cet homme depuis longtemps ne croit plus à rien, ni à la loyauté des hommes, ni à la vertu des femmes, ni au ciel, ni à l'enfer. Il verra un enfant sourire à sa mère en lui tendant les bras, il dira que cet enfant a faim ou soif ou envie de quelques jouets ; la femme au chevet de son mari malade, le mari agenouillé au tombeau de sa femme, le prêtre qui prie, le soldat qui se bat, le laboureur qui est aux champs, vains efforts ! Il ne respecte rien, ni la prière, ni la maladie, ni le deuil, ni le courage, ni le travail du laboureur. Il a fait de l'égoïsme le seul Dieu invisible de ce monde. — Vous même, me dit-il, vous, Prosper, vous, mon neveu, je ne vous aime que parce que cela m'amuse de vous aimer !

Je ne vous aime que parce que je suis heureux de donner un démenti à la philanthropie de madame de Macla et à la charité

de Monseigneur. Je ne vous aime que parce que vous serez pour moi quelque jour un beau joyau de plus dans ma philosophie, une éclatante preuve de mes principes, un signe certain de mon mérite personnel, peut-être. Avec le temps et votre bonne nature, de vous, pauvre enfant abandonné, et tremblant dans une antichambre sous le mépris des laquais, je ferai un homme fort, brave, qui ne craindra rien de lui-même, ni des autres, ni de la terre, ni du ciel. Mais pour cela, il faut du temps et du courage, mon enfant.

C'est ainsi qu'il me parle franchement et tout d'une pièce. Avec moi il va droit au fait ; il ne se gêne plus à présent pour me dire toute sa pensée. C'est un homme très-consideré à la cour et à la ville, parce que c'est un homme qui dit très-haut tout ce qu'il pense, et parce qu'on sait généralement que la bienveillance n'est pas le fond de son caractère.

Nous passons ainsi notre vie lui et moi, moi et lui, tant que je peux. Lui se laissant vivre sans ambition, sans chagrin et sans remords, au jour le jour ; moi livré au monde extérieur, courant la ville, vivant en dehors, attendant impatiemment qu'il plaise enfin à mon tranquille et tout-puissant ami de m'ouvrir les hautes régions du monde où il m'a promis de me faire entrer.

XIV

Il m'a dit aujourd'hui : — Pourquoi ne pas mieux vous habiller, Prosper ? Qui donc vous a coupé cet habit ou plutôt ce sac si mal fait ? Pourrez-vous me dire quelle est la forme ou quelle est la figure de ce chapeau, je vous prie, et quelle nécessité de porter des bottes de cette épaisseur ? — Moi, qui me trouvais fort élégant, je ne savais que répondre.

— Voyez-vous, mon neveu, a-t-il repris, il y a deux manières de s'habiller aujourd'hui : c'est de suivre la mode pas à pas, ou bien encore de ne pas la suivre. Vous ne pouvez, pour être décentement vêtu, être trop près ou trop loin de la mode. Labruyère

a dit un contre-sens quand il a dit *que l'homme d'esprit se laissait habiller par son tailleur*. L'homme d'esprit commande à son tailleur comme à tout le reste. Si vous étiez un homme célèbre ou un homme considérable, c'est-à-dire que vous eussiez le droit d'échapper au joug de la mode, vous feriez appeler votre tailleur, vous lui commanderiez, une fois pour toutes, un habillement complet et tout à votre convenance; mais une fois cette mode-là adoptée par vous, vous auriez toute votre vie le même costume, toujours le même. Cela vous vieillirait de dix ans d'abord, cela vous rajeunirait de vingt ans plus tard. Mais, je vous le répète, le monde pardonne ce laisser-aller seulement à quelques hommes privilégiés, à la grande naissance, à la très-grande fortune, au mérite bien reconnu, à tous ceux qui ont le droit de ne pas perdre leur vie en minuties, aux heureux de ce monde, en un mot. Mais à tous ceux qui, comme vous, ont leur chemin à faire, un costume sévèrement à la mode est de rigueur, le monde ne pardonnant rien à ceux qui ne se gênent pas pour lui. Le monde a la vanité et la jalousie d'un parvenu; il veut qu'on lui sacrifie toutes ses aises; vous ne serez jamais assez respectueux pour le monde, vous ne lui ferez jamais assez de sacrifices: commencez donc par vous habiller comme il veut qu'on s'habille; prenez son tailleur, son bottier, tous les ouvriers dont il se sert: qu'il voie à votre linge, qu'il sente à vos odeurs, qu'il devine à vos vêtements, que vous avez passé par la même route que lui; sauf à vous à porter vos habits avec toute l'aisance que vous pourrez. Ainsi donc, dès demain, je vous enverrai les fournisseurs dont je me servais autrefois quand j'étais jeune et beau comme vous, quand j'avais besoin comme vous de parvenir.

Tu ne saurais croire jusqu'où s'étend sa sollicitude. Il a voulu assister lui-même à la prise de mes nouveaux habits, et alors, pour la première fois, il est monté à la chambre de mon hôtellerie, qui à présent est au premier étage, cependant. — Mon Dieu! Proper, m'a-t-il dit, quel horrible et abominable appartement! quel escalier infect! dans quel bouge honteux êtes-vous allé vous nicher? Je ne voudrais pas pour tout au monde que mon valet de chambre passât seulement une nuit dans ce méchant lit.

Il était en train de me démontrer la nécessité d'habiter une belle maison, lorsque le tailleur arriva. Il a critiqué beaucoup tout ce qui avait été fait. — Cet habit est trop étroit par devant; il fait un mauvais pli par derrière. — Ce gilet est deux fois trop long; il vous coupe en deux comme un magister de village. — Et ceci! et cela! — Monsieur, a-t-il dit au tailleur, tout ceci est d'un goût détestable! Vous avez bien vieilli depuis moi.

Comme le tailleur s'en allait, mon linge est arrivé. Les dentelles de ma mère ne sont pas plus transparentes et plus blanches. Mon oncle a paru satisfait de la lingère.

— Ceci, a-t-il dit, est une des premières nécessités de l'homme bien mis. C'est à son linge que se reconnaît l'homme comme il faut. L'habit peut être négligé quelquefois, le linge jamais. Il a parlé ainsi pendant une heure, et aussi bien parlé tout au moins qu'à propos de Virgile ou d'Homère l'autre jour.

Ceci fait, il est descendu avec moi; j'ai payé la dernière quinzaine de mon hôtel, et nous avons été du même pas chercher un autre appartement pour moi.

En chemin, il me faisait encore une leçon: — A un homme d'un certain monde, ce qui importe avant tout pour son logement, c'est que la maison qu'il habite soit vaste, honorable et belle. Il faut qu'on voie son habitation du dehors; il faut qu'il y ait dans sa maison un beau portier, un vaste escalier éclairé le soir, beaucoup d'écuries et de remises au-dessous de lui, des chevaux et des domestiques dans sa cour, une fontaine, un jardin, s'il est possible; car pour l'homme qui passe, pour le visiteur distrait, pour le facteur de la poste aux lettres, tout cela, portier, vaste escalier, vestibules, écuries et remises, domestiques et fontaine, cour et jardin, tout cela t'appartiendra un instant; l'opinion te le donne ou te le prête, en tout ou en partie; or, l'homme sage accepte toujours, bon gré mal gré, ce que lui donne l'opinion; quels que soient ses dons, il en reste toujours quelque chose.

Ainsi parlant, nous arrivâmes dans une grande et belle rue qui donne sur les Tuileries. Tout vis-à-vis le noble jardin, et dans une vaste maison, nous trouvâmes un petit logement, composé d'une antichambre et d'une vaste chambre à coucher.

— Il faut prendre cela, me dit-il, la maison convient. Quant aux meubles de ton appartement, il n'y a, à vrai dire, que deux meubles dont on ne peut pas se passer, à savoir, un coffre-fort bien fermé et une toilette bien garnie. Avec ces deux meubles-là, coffre-fort et toilette, or et propreté, très-beaux, très-complets, très-parfaits, vous vous passez de tous les autres sans que personne ait rien à redire. En effet, à la rigueur, vous pouvez avoir un méchant lit; on supposera que vous aimez à coucher sur la dure. — On vous pardonne une mauvaise table et de vieux fauteuils; on répondra que vous n'avez pas le luxe. Mais un coffre-fort! c'est mieux que le sommeil ou le repos, c'est la fortune. Je le veux bien garni de clous, de fer, de serrures, de secrets de toutes sortes. Oh! dira-t-on, quelle défiance! et par ce qu'on verra du coffre, on jugera l'argent qu'il contient. Ceci est pour les autres. Mais la toilette et l'eau à grands flots, à chaque heure de la journée, ceci est pour vous, c'est votre affaire personnelle, songez-y. L'homme de la nature ne se lave jamais; l'homme policé se lave tous les jours une fois pendant cinq minutes; l'homme comme il faut se lave tout le jour. Vous autres, jeunes gens, quand vous vous êtes plongés le matin dans l'eau froide comme de jeunes canards, vous croyez avoir fait beaucoup. Vous ne connaissez pas d'autres ablutions que celles des Turcs. Vous êtes des barbares. Ceci est une longue et difficile science, mais aussi une grande supériorité, un grand bonheur, surtout avec votre figure, mon neveu Prosper, surtout avec vos mains, avec ces longs cheveux si souples! Vous êtes né pour être un cavalier accompli; la nature vous a tout donné, le regard, la voix, la taille, l'esprit, le cœur; il vous manque l'éducation, et je ne vous cache pas qu'en ceci vous êtes bien en retard!

Trois jours après, j'allai le voir dans tout l'attirail de mon nouveau costume. Qu'aurais-tu dit, mon bon Christophe, si tu avais pu me voir dans mon triomphe? J'étais vraiment un beau cavalier; c'était une seconde métamorphose plus complète encore que la première: tout était nouveau pour moi dans ces nouvelles élégances. Ma poitrine était maintenue sans effort, mes épaules sentaient mon habit sans être gênées, tout le reste était à l'avenant; quand j'entrai chez mon oncle, il ne put retenir un sourire de satisfaction:

— Mon élève se forme, me dit-il, et il sera bientôt aussi avancé que son maître. C'est bien, cela! Voyez donc, Prosper, comme votre taille est plus élancée, comme votre poitrine paraît plus large et votre pied plus petit! Vous n'êtes déjà plus le même homme; et cependant mettez-moi plus d'aisance dans votre démarche, moins de raideur dans votre maintien. Il ne faut pas avoir l'air de savoir que vous portez un habit à la mode; n'y tenez pas le moins du monde, non plus qu'à votre chapeau, qui est encore tout bêtement neuf; brisez tout cela, que tout cela obéisse au lieu de commander. Par exemple, ces gants sont ternes et ne sont pas encore déchirés, c'est une faute; votre cravate est trop empesée; il faut qu'elle se roule nonchalamment autour de votre cou, sans se terminer par ce nœud ridicule qui rappelle l'Empire. J'insiste sur ce point, parce qu'en effet la cravate est l'article important chez un homme; selon sa manière de la mettre, elle lui donne l'air d'un niais ou l'air d'un fat, ou, qui pis est, l'air d'un sot, trois airs à redouter également, le dernier plus que le second, le second plus que le premier.

Or, il me dit toutes ces puérilités d'un si grand sang-froid, que moi, je l'écoute avec la plus grande attention; car, à tout prendre, toutes ces leçons de luxe et de bien-être, qui doivent te paraître, à toi, si futiles, mon Christophe, me paraissent, à cette heure, très-bien calculées. — Si, en effet, me disait-il en-